

MUSIQUES & SPIRITUALITÉS

HOMMAGE À JODIE DEVOS



Jodie Devos est une artiste lyrique (soprano) belge née le 10 octobre 1988 à Libramont et morte le 16 juin 2024 à Paris suite à un cancer foudroyant à l'âge de 35 ans. Outre ses immenses qualités musicales et son talent pour la scène, Jodie Devos incarnait la joie de vivre et son sourire a illuminé le cœur de beaucoup d'amoureux de la Musique... Elle avait fait ses études à l'IMEP (Namur) qui lui rend ci-dessous un très bel hommage.

Vous pouvez la retrouver [ICI](#) dans l'opéra Lakmé (1883) de Léo Delibes, opéra en 3 actes de Léo Delibes sur un livret de Edmond Gondinet et Philippe Gille ; elle y interprétait le rôle-titre avec sa technique irréprochable et cette présence qui faisait d'elle l'une des grandes voix de la scène lyrique internationale. Le public ne s'y trompe pas...

Jodie Devos quitte la scène pour toujours...

C'est avec une immense tristesse, une incrédulité viscérale, que nous vous annonçons le décès de notre merveilleuse Jodie Devos. Emportée brutalement par la maladie ; elle nous quitte beaucoup trop tôt ce dimanche 16 juin à Paris, à l'âge de 35 ans. Tristesse absolue pour tous ses admirateurs et pour notre communauté de l'IMEP!

Jodie découvre le chant classique avec Françoise Viatour au Conservatoire de Ciney, étudie ensuite à l'IMEP auprès de Benoît Giaux et d'Elise Gäbele – où elle reçoit « *une solide formation qui a forgé les bases de son chant* » – elle obtient en 2013 un Master of Art à la Royal Academy of Music de Londres, dans la classe de Lillian Watson.

Triomphe au Reine Elisabeth

Il y a seulement dix ans nous l'acclamions après une prestation magique comme deuxième lauréate du Concours Reine Elisabeth, mais surtout, prix du Public, devant une salle en délire. L'étoile filante se dépêchera d'éclairer de sa sublime voix de soprano colorature les scènes lyriques internationales. Jodie Devos a dessiné une carrière brillante et très variée tout en n'oubliant jamais ses racines belges pour la plus grande joie de son public.

Larmes à l'IMEP

« *Jodie c'est le soleil de l'IMEP* » une « *source d'inspiration* » confie Guido Jardon à l'annonce du décès de cette étoile. « *Ce qui fait une star en musique, c'est le fait d'avoir un son, une voix, une interprétation incomparable. Jodie faisait partie de ces artistes-là. Quand on entend chanter Jodie, on sait directement que c'est elle. C'est bien plus que du travail, c'est un ensemble, c'est lié à son physique, à son âme. C'est un miracle, et quand ce miracle s'éteint... C'est bouleversant* ». Pour paraphraser Cocteau évoquant la disparition de Poulenc: « *Une source fraîche vient de se tarir! Jamais plus nous n'entendrons naître et renaître le miracle de cette voix, de cet équilibre mystérieux dont la fraîcheur se reconnaissait de suite!* » Si Jodie éclaire et chante à présent sous d'autres cieux, elle reste toute proche, là, au plus profond de nos cœurs et, longtemps, son parcours servira d'inspiration à nos étudiantes et à nos étudiants.

EN LA CATHÉDRALE DE NAMUR,
MGR WARIN, ÉVÊQUE DE NAMUR, A PRÉSIDÉ LA
CÉLÉBRATION D'ADIEU À JODIE DEVOS



Mgr Warin : « Jodie nous reste présente autrement »

Les funérailles de la soprano Jodie Devos ont eu lieu, en partie, ce samedi. Funérailles en deux temps avec un hommage, le matin, à la cathédrale Saint-Aubain. Outre le volet religieux, ses amis dont la plupart du monde du chant ont tenu à saluer « la belle personne qu'elle était ». La cathédrale était remplie d'amoureux du chant lyrique, le plus souvent très émus. Ce lundi, c'est à Neufchâteau en présence uniquement de la famille et des proches que les funérailles auront lieu. Il est à peine 9h30 et toutes les chaises de la cathédrale sont déjà occupées. Les retardataires trouveront place dans les allées latérales pour cet hommage ouvert à tous. Ce sont ainsi plus d'un millier d'amoureux de la musique comme du chant lyrique qui étaient

présents. Sur la place Saint-Aubain quelques personnes attendent le convoi funéraire des fleurs à la main. Des fleurs blanches comme toutes celles choisies pour rendre un ultime hommage à Jodie Devos.

Une jeune femme qui, avant de s'installer à Paris, pour sa carrière, a vécu dans le diocèse. Si la jeune chanteuse lyrique -elle avait 35 ans- est née à Neufchâteau, elle a vécu à Lahérie. Très vite, sa voix a séduit. Partout où elle est passée, elle a fait des merveilles que ce soit à l'Imep ou encore à la Royal Academy of Music de Londres. Lors de son cursus à l'Imep, elle faisait ainsi régulièrement partie de la Maîtrise de la cathédrale.

Les mélomanes n'ont bien sûr pas oublié qu'elle a été la deuxième lauréate - elle remportait aussi le prix du public-, c'était en 2014, au prestigieux Concours Reine Elisabeth. Le 16 juin dernier, un cancer fulgurant l'a emporté.

« Le premier spectacle de l'éternité »



Mgr Warin, évêque du diocèse, présidait ce temps de recueillement avec, à son côté, l'archiprêtre de la cathédrale, le chanoine Van Cauwenbergh. Un écran géant a permis, à chacun, de vivre pleinement cet hommage. Sur cet écran

avant qu'il ne s'anime à plusieurs reprises, une photo, celle de la soprano, belle, souriante. Solaire comme il sera dit à plusieurs reprises. « Ce ne sont pas ses funérailles que nous célébrons. Nous voulons plutôt vivre, sera-t-il dit, avec elle la « première » de tous ses spectacles d'éternité. Sur l'écran géant, les premières images sont celles de sa prestation au Concours Reine Elisabeth où elle a interprété « *Gitter and be gay* » de Léonard Bernstein lui-même inspiré par *Candide*, de Voltaire. Élégante, brillante, elle était aussi une sacrée comédienne

faisant vivre son personnage. N'hésitant pas à adopter les mimiques voire les grimaces les moins flatteuses. Dans la cathédrale, ils sont nombreux à écraser une larme. Sourire des facéties de l'artiste n'aura jamais été aussi douloureux.

Les hommages s'enchaînent. Que retenir ? Elle faisait l'unanimité par sa bonne humeur, sa joie de vivre, son amour de la vie... Une perfectionniste encore qui ne serait jamais entrée en scène sans connaître tous les pièges de sa partition.

Où est Dieu ?

Avant la messe de funérailles qui sera célébrée ce lundi à Neufchâteau, cet hommage comportait un volet religieux. C'est l'évangile de Luc, Lc7, 11-17 qui a été choisi. Mgr Warin a souhaité que son homélie soit aussi message d'espérance. Voici cette homélie qui pourra reconforter bien des personnes dans la souffrance, le deuil.

« Jodie Devos vient d'achever trop tôt sa course ici-bas. Son départ creuse en nous, famille, artistes et mélomanes, un vide douloureux. Permettez-moi de vous exprimer ma profonde sympathie et de prononcer une parole de foi : la foi chrétienne animait la soprano de renom international.

Où est Dieu lorsqu'un cancer d'une rare violence fauche la vie d'une personne trop jeune ? A la terrible question qui monte sur nos lèvres lorsque brutalement nous nous trouvons confrontés au mal et à la souffrance, Dieu ne répond pas avec des mots. Sa réponse, c'est sa présence : Jésus venu habiter de sa présence nos souffrances.

Qu'il me soit permis de la rappeler. C'est l'histoire d'un homme chargé d'années et proche de la mort. Cette nuit-là, il fait un rêve, un rêve dans lequel repasse tout le film de sa vie. Il voit deux traces de pas dans le sable. Il se dit : « Ah le Seigneur a été, comme il l'a promis, auprès de moi. » Mais voici que repassent les phases les plus douloureuses de son existence, et cette fois il ne voit plus qu'une trace de pas dans le sable. Il se tourne vers le Seigneur : « Seigneur, serait-il possible que tu m'aies abandonné aux moments où j'avais le plus besoin de toi ? Alors le Seigneur prit ses mains dans les siennes et lui dit : « Mon enfant, je ne t'ai jamais laissé seul, et encore moins à l'heure de l'épreuve. Si tu ne

vois plus qu'une trace de pas dans le sable, c'est parce qu'alors je te portais sur les épaules. »

Quand nous souffrons ou voyons souffrir, que tout notre être proteste. Proteste, parce que nous ne sommes pas faits pour la mort, mais pour la vie. Que tout notre être proteste oui, mais jamais contre Dieu. Notre mal l'atteint plus que nous-mêmes. Elle est juste, la remarque de Georges Bernanos dans « *Journal d'un curé de campagne* : « *Une douleur vraie qui sort du cœur de l'homme appartient d'abord à Dieu, il me semble* » (Œuvres romanesques, La Pléiade, p 1096).

Sur la croix, c'étaient nos souffrances qu'il portait. Jésus souffre en tout homme qui souffre. Et parce que Jésus souffre en tout homme qui souffre, nos jours d'épreuve peuvent être des vendredis saints, et aussi conduire au soleil du matin de Pâques, parce que le surlendemain du vendredi saint est un jour qui chante.

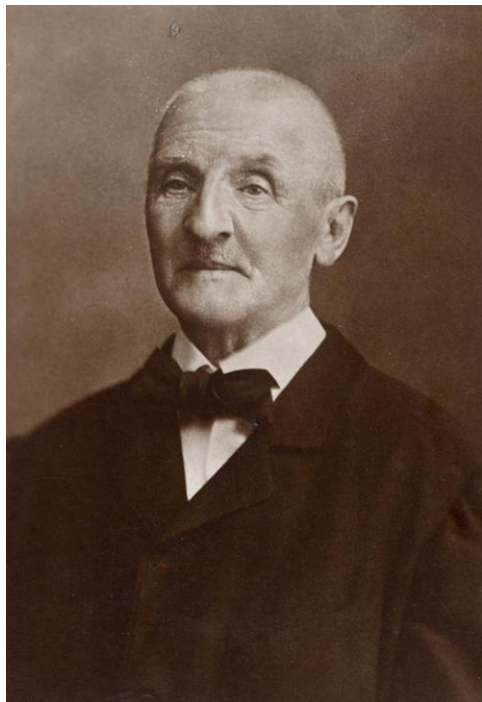
Il est ressuscité, et nous ressusciterons après lui. Sa résurrection est le gage de la nôtre. Il est revenu à la vie, premier-né d'entre les morts. Au-delà de notre mort, il nous attend sur le rivage.

Depuis le premier matin de Pâques, même le couchant d'une vie est la promesse d'un jour nouveau. Notre vie n'est plus un sursis avant l'échafaud. Le vieillissement n'est plus la catastrophe. Aucune pierre, si lourde soit-elle, n'est à jamais scellée sur nous-mêmes ou sur nos frères. Parce qu'un homme est sorti vivant du tombeau, les autres n'y resteront pas.

Jodie Devos, qui à l'heure qu'il est doit enchanter le ciel, nous reste présente, autrement. »

Un hommage qui s'est terminé par des applaudissements, de nombreux applaudissements comme tous ceux qui ont émaillé cette matinée.

C.B. – Diocèse de Namur – Photos : Maxime Bollen – [Cathobel](#)



BICENTENAIRE D'UNE
NAISSANCE
ANTON BRUCKNER
(1824-1896)

**UN GRAND SYMPHONISTE
CATHOLIQUE :**
ANTON BRUCKNER
PAR WILLIAM RITTER
(FIN – EXTRAITS)

En revanche, dans sa musique religieuse, Bruckner, seul de tous les grands maîtres allemands, a l'air parfaitement chez lui à l'église. La *Missa solennis* est surtout une bataille, un prodigieux effort de volonté. C'est une *Héroïque* de plus. Et c'est une Sixtine si l'on veut. Les messes de Mozart et de Haydn sont souvent, sous leurs atours mondains, pleines de piété, mais sans vraie profondeur religieuse. Les messes de Beethoven à leur suite seront purement humaines. Bruckner, lui, a naturellement le sens du divin. Il est le seul musicien qui aurait pu écrire la musique d'un paradis vraiment paradisiaque, difficulté ou plutôt impossibilité devant laquelle Liszt a reculé dans sa *Dante symphonie*, où il sut si bien représenter l'enfer ! Il se comporte dans ses messes et son *Te Deum*, en dehors du sentiment magnifique qui les inspire, en grandiose décorateur. Si l'on peut un moment se distraire de l'inconcevable émotion religieuse qu'il produit, il faut rendre justice au prodigieux artiste instinctif. C'est une marée diluvienne d'amour, de piété, d'effusion mystique qui déferle avec les masses chorales ; il y a des méditations prolongées et des oraisons jaculatoires ; il y a de tristes retours sur soi-même et des élans de reconnaissance où l'on sent la créature éperdue se rouler dans le

sein de Dieu. Mais par-dessous ces chants, qu'il faut pour la piété ajouter aux plus belles pages catholiques qui aient été écrites, fût-ce *l'Imitation*, règne l'ordonnance souveraine d'un organisateur de grandes pompes religieuses. L'orchestre encadre le flot de voix de dessins indéfiniment répétés, d'arabesques constantes. La même figure d'accompagnement sousbase le *Te Deum* entier, et cette figure répercute les deux premières mesures de la IX^e symphonie de Beethoven et semble souder les deux œuvres.

Et maintenant je crois en avoir assez dit, non pas, hélas ! pour avoir expliqué Bruckner et son œuvre, ni même pour en avoir donné une idée suffisante, mais simplement pour avoir appris à quelques catholiques de plus une immense gloire catholique. Pour me résumer je dirai : Qu'on imagine un Hello paysan, avec du soleil dans le cœur et de beaux paysages montagneux et forestiers dans les yeux, qui serait un grand poète, un grand créateur et qui disposerait d'une sorte d'omnipotence musicale, et l'on sera bien près de se représenter Bruckner. Il y a quelques mois, dans une bibliographie, une objection m'avait été posée : Comment pouvais-je mettre cet inconnu ou ce méconnu qui a eu nom Bruckner à la même hauteur d'admiration que Bach ou Beethoven (...) Mais puisque j'avais été mis en cause, je me suis décidé à m'expliquer moi-même. Je tenais du reste à avoir dit une bonne fois à un public catholique qui est Bruckner. J'ai mis à le faire tout mon cœur et toute ma bonne volonté, et j'ose espérer que ces quelques pages auraient été une joie pour le bon vieux Maître qui, sa vie durant, ne fut jamais gâté. Aujourd'hui nous sommes cent et sommes mille à chanter quelque chose qui voudrait être son *Te Deum* en remerciement du grand don qui a été fait à la terre de sa personne. Mais c'est trop tard. Il a appris à ne plus se soucier de l'opinion de M. Hanslick. Et j'ai la ferme confiance que nous pouvons lui demander de prier pour nous.

William Ritter

(critique, journaliste et écrivain suisse (1867 — 1955))

(Source : [Wikisource](#))

SYMPHONIE N° 9 EN RÉ MINEUR



[ICI](#)

1. Feierlich, misterioso
2. Scherzo: Bewegt, lebhaft - Trio. Schnell
3. Adagio: Langsam, feierlich

avec le
Radio Filharmonisch Orkest
sous la direction de
Karina Canellakis
2022

La *Symphonie no 9 en ré mineur*, WAB 109, est la dernière symphonie d'Anton Bruckner, qui la concevait comme son œuvre ultime, la dédiant « à Dieu » (« dem lieben Gott »), en s'appliquant, dans une volonté de synthèse stylistique, à mettre en œuvre toutes ses connaissances musicales. Par son envergure et son caractère d'épopée, la Huitième symphonie de Bruckner révèle une richesse dans la conception sonore romantique de ses idées musicales ainsi que de son orchestration. En revanche, la Neuvième est davantage tournée vers une esthétique plus austère avec certains moments de lyrisme, permettant de respirer au sein d'une œuvre dont la signification est métaphysique.

Entamée en 1887, aussitôt après l'achèvement de la première version de la Huitième, la composition fut cependant longtemps retardée. En effet, le refus du chef d'orchestre Hermann Levi d'assurer la création de la première version de la Huitième symphonie en 1887 fut probablement un élément déclencheur, qui contraignit Bruckner à remettre l'œuvre en question en la révisant pendant encore trois années. Bruckner s'occupa aussi de la révision et de l'édition de plusieurs de ses symphonies précédentes, et composa deux autres œuvres d'envergure pour chœur et orchestre : le Psaume 150 (1892) et Helgoland (1893) .

Cette symphonie demeura inachevée et ne fut jouée pour la première fois qu'en 1903 à Vienne par l'Orchestre Philharmonique sous la direction de Ferdinand Löwe, réorchestrée par le chef d'orchestre et ancien élève de Bruckner. Il est difficile de mesurer l'influence réelle qu'eut cette création en son temps. Il est cependant certain que la dernière œuvre de Bruckner annonçait les audaces harmoniques et stylistiques du nouveau siècle.

Instrumentation de la neuvième symphonie

Cordes : premiers violons, seconds violons, altos, violoncelles, contrebasses

Bois : 3 flûtes, 3 hautbois, 3 clarinettes en si bémol, 3 bassons

Cuivres : 8 cors en fa et si bémol, les cors no 5 à 8 alternant avec 2 tubas wagnériens ténors et 2 tubas wagnériens basses, 3 trompettes en fa, 3 trombones (alto, ténor et basse), 1 tuba contrebasse

Percussions : timbales

(Source : [Wikipédia](#))

Bruckner savait que sa *Neuvième Symphonie* serait la dernière, il la voulut grande et choisit intentionnellement la tonalité de la *Neuvième* de Beethoven, ré mineur. De 1891 au 30 novembre 1894, il en rédigea les trois premiers mouvements (le Scherzo précédant une fois de plus l'Adagio), puis il se battit pendant près de deux ans avec son Finale qu'il laissa inachevé. Les trois premiers mouvements ne furent créés que sept ans après sa mort, en 1903, dans l'habituel arrangement déformant de Ferdinand Löwe. Rappelons que c'est par la

première audition de la "vraie" *Neuvième* que commencèrent en 1932 la renaissance brucknérienne et la première Edition critique. La *Neuvième*, une des cimes de l'esprit humain et de toute la musique, contient indiscutablement les inspirations les plus élevées et les plus profondes de son auteur. Les plus audacieuses aussi, car Bruckner fut de ceux qui allèrent hardiment de l'avant jusqu'à leur dernier souffle. Musique de confins, ou plutôt des fins dernières, aux portes de l'au-delà, l'immense premier mouvement est le plus vaste et le plus puissant que Bruckner ait conçu, couronné par la vision d'effroi de ses quintes nues, dont la coda de l'Enfer de la *Dante Symphonie* de Liszt constitue une première approche. Suit un Scherzo apocalyptique, grandiose vision d'enfer, dont les trépidations brutales annoncent les martèlements du *Sacre du Printemps* (distant d'à peine vingt ans, ne l'oublions pas !). Alors s'élève, bouleversant, le chant immense du plus sublime des Adagios brucknériens, d'une audace harmonique déjà toute proche de Schönberg, avec ses sauts énormes, et qui est une "Mort et Transfiguration" infiniment plus profonde que celle, si anecdotique, de Richard Strauss. Alors que tous les Adagios précédents aboutissaient à un sommet triomphal suivi d'un lent apaisement, celui-ci nous mène à un paroxysme d'épouvante grinçante, en présence de la Mort en personne, terrible et nécessaire rite de passage au-delà duquel il n'y a plus que la paix indicible de l'autre rive, miroir doucement réfracté du monde d'ici-bas. Après cela, comment écrire un Finale ? Ce ne sont pas seulement le temps et la santé qui ont manqué à Bruckner pour le mener à bien. Il y avait là une barrière spirituelle, certes (la nature du sommet de l'Adagio précédent rendant impossible une conclusion semblable à celle des autres Symphonies), mais aussi une impossibilité plus spécifiquement musicale : tirer les conséquences logiques de l'évolution du langage de l'un à l'autre des mouvements précédents signifiait franchir les limites du langage tonal, et cela, Bruckner se l'interdisait pour des raisons religieuses, la tonalité étant pour lui d'ordre divin et l'accord parfait un symbole de la Sainte Trinité. Or, le Finale a été très largement avancé, et même en partie orchestré. Mais il manque des feuillets (nous le savons, ils sont tous numérotés de la main du compositeur), qui disparurent entre sa mort et ses

funérailles, alors que par une négligence inconcevable les scellés ne furent pas mis et que chacun put se servir dans la maison mortuaire, emportant un petit autographe du maître. Le Finale présente ainsi quelques lacunes dont nous connaissons l'étendue exacte, mais toute la coda manque, sans qu'il soit possible d'affirmer que Bruckner l'ait vraiment écrite jusqu'au bout.

Harry Halbreich

(Source : crescendo-magazine)

Des sites internet...

(cliquer sur les logos ci-dessous)

L'unité pastorale de Leuze



Le diocèse de Tournai



Ed. resp. : Chanoine Patrick WILLOCQ – Tour Saint-Pierre 15 7900 Leuze-en-Hainaut – Tél: 069/77.79.03 –
-Gsm: 0479/62.66.20 – E-mail: patrickwillocq@skynet.be